Questions de communication

8 | 2005
Mondes arabophones et médias

Marc JIMENEZ, *La querelle de l'art contemporain*

Paris, Gallimard, coll.Essais, 2005, 402 p.

Jean-Marc Lachaud

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5719
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5719
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2005
Pagination : 429-431
ISBN : 978-2-86480-868-8
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Jean-Marc Lachaud, « Marc JIMENEZ, *La querelle de l'art contemporain* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5719 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5719

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Marc JIMENEZ, *La querelle de l'art contemporain*

Paris, Gallimard, coll.Essais, 2005, 402 p.

Jean-Marc Lachaud

RÉFÉRENCE

Marc JIMENEZ, *La querelle de l'art contemporain*, Paris, Gallimard, coll.Essais, 2005, 402 p.

1 « Y-a-t-il encore des critères d'appréciation esthétique ? ». En posant dès la première page de son essai cette décisive question, Marc Jimenez, philosophe et germaniste connu pour ses travaux sur l'histoire de l'esthétique, sur l'esthétique adornienne et sur la critique, indique clairement qu'il refuse de se laisser aller à un quelconque désenchantement, qui assurément nourri le ressentiment éprouvé par certains nostalgiques du grand art (et qui fut, comme le rappelle cet ouvrage, à l'origine du très décevant, parce que peu argumenté, débat sur l'art contemporain qui occupa la scène médiatique française il y a quelques années). L'auteur prend au contraire le pari (réussi) d'aborder franchement l'« indéfinition de l'art » et d'esquisser en pointillés une théorie critique acérée des œuvres d'art singulières de notre époque, construites sans références normatives et sans modèles dogmatiques par des artistes (Maurizio Cattelan, Wim Delvoye, Natacha Merritt, Zhu Yu, pour ne citer que quelques noms) qui activent volontiers de multiples stratégies, provocantes ou dérisoires, déroutantes ou triviales, morbides ou ludiques. Au-delà, les remarques de Marc Jimenez sur le « déclin de la critique moderniste » (pour l'auteur, les hypothèses divergentes soutenues par Clement Greenberg et par Theodor W. Adorno sont inadéquates pour rendre compte de la production artistique alors que triomphe le récit postmoderne), sur l'« assoupissement » d'une critique d'art « démissionnaire » et, de fait, consensuelle, sur la « gestion institutionnelle et économique de la création artistique » imposée par la logique du « tout culturel », sur la (supposée) crise de l'art contemporain (en discutant sans complaisance les diagnostics établis par Jean Baudrillard et par Nathalie

Heinich), sur la situation de l'art à l'époque de la globalisation néo-libérale, sur les risques d'absorption de la création artistique « dans le divertissement, le tourisme, la mode et la communication »... sont non seulement incisives, mais encore indispensables pour appréhender sans *a priori* les productions inclassables de notre monde incertain et, surtout, cerner les enjeux de leur (problématique) réception.

2 Alors que beaucoup sont désormais prompts à faire le procès de l'esthétique (plus précisément celui de l'héritage esthétique lié à la tradition philosophique de la vieille Europe), Marc Jimenez écrit avec force qu'il « appartient à la réflexion esthétique et philosophique de s'interroger véritablement sur les enjeux esthétique, éthique et politique de l'art actuel ». Analysant minutieusement les diverses propositions de la philosophie analytique de l'art (les propos d'Arthur Danto sur la « transfiguration » du banal, ceux de George Dickie sur le rôle de l'institution, le pragmatisme de Nelson Goodman privilégiant la question « Quand y-a-t-il art ? »), il en décline, sans rejeter l'« apport » de ses hypothèses théoriques forgées principalement dans le contexte nord-américain, les « insuffisances et les limites ». Citant Richard Shusterman, il souligne avec justesse que les approches d'origine anglo-saxonne négligent aisément le « contexte social de l'art ». L'auteur insiste également sur le fait que ces parti pris sont essentiellement utilisés en France, dans les années 90, comme des « théories de substitution ». Les thèses développées par Jean-Marie Schaeffer, par Gérard Genette et par Yves Michaud contre ce qu'ils nomment la « théorie spéculative de l'art » lui paraissent ainsi valoriser une approche descriptive et non évaluative des œuvres, ce qui « entraîne la disqualification de notions telles que le jugement, les critères, l'évaluation, le partage de l'expérience esthétique »). Pour Marc Jimenez, au contraire, la problématique du jugement esthétique (et donc des critères), autrement dit la question de la dimension évaluative de l'art, ne sont pas devenues obsolètes. Face aux chantres du pluralisme (« L'assimilation du pluralisme culturel à la démocratie libérale est acceptée tel un postulat », note-t-il), voire du « relativisme absolu », l'auteur persiste à penser, en évoquant la pertinence du positionnement défendu par Rainer Rochlitz (par exemple, dans *Subversion et subvention. Art contemporain et argumentation esthétique*, Paris, Gallimard, 1994 et dans *L'art au banc d'essai. Esthétique et critique*, Paris, Gallimard, 1998), que la « nécessité d'une argumentation esthétique » reste d'actualité.

3 Marc Jimenez ne peut être accusé de naïveté quant à la situation de l'art en ce début du siècle. En 2001, il écrivait en effet qu'aucune « œuvre d'art ne détient aujourd'hui le pouvoir de faire scandale vis-à-vis d'une réalité économico-politique surpuissante toujours en mesure de convertir l'art en culturel ... ou en dollars », que le « principe de "performativité" actuel est parvenu à annihiler l'utopie – cette subversion du réel – que toute œuvre pourtant recèle en secret » (« Fausses querelles, vraies questions », *in : Manière de voir, 57*, « La culture, les élites et le peuple », mai-juin 2001, p. 50). Dans *La querelle de l'art contemporain* (Paris, Gallimard, 2001), et notamment, dans un passionnant chapitre intitulé « Art, société et politique », il reconnaît par ailleurs que l'art, dorénavant, parce qu'interférant avec le quotidien, est certes « de moins en moins identifiable en tant que tel » ; mais il précise aussitôt, avec conviction, que la cohérence et la pertinence des œuvres produites, hétérogènes et hybrides, inaccoutumées, parfois radicales, souvent saugrenues, méritent d'être rigoureusement approchées et sans préjugés discutées. Pour Marc Jimenez, ces productions insolites continuent, en expérimentant des formes hétéroclites, d'exprimer « de façon inhabituelle le monde, la société, l'environnement dans lequel nous vivons » (sont, notamment, citées les

étonnantes productions de Ghada Amer, de Ernest Breleur, de Eduardo Kac, de Teresa Margolles, de Alain Séchas, de Santiago Sierra...). En ce sens, poursuit-il, elles possèdent toujours la force de nous troubler, nous incitant à appréhender différemment la complexité, et peut-être les contradictions, qui caractérisent le monde réel à l'ère de la globalisation capitaliste. En faisant preuve de disponibilité et de curiosité face à leur singularité déroutante, séduisante ou repoussante, légère ou oppressante, l'urgence, pour l'auteur, est de construire les bases (qui resteront évidemment fragiles et aléatoires) d'une authentique esthétique des arts contemporains. Il est donc nécessaire, martèle-t-il, de renouer « avec l'interprétation, le commentaire et la critique ». N'est-ce pas, en effet, une telle position qui seule peut permettre de démontrer que l'art de notre époque, restant « en mesure de surprendre, d'irriter, de séduire, d'enthousiasmer, de provoquer, de choquer, d'ennuyer », est « rebelle au formatage culturel, médiatique et consumériste de la « société du spectacle » », que les œuvres qu'il nous propose en ce début de XXI^{e} siècle, se déployant au cœur du monde administré (au sein des espaces préservés qui leur sont réservés ou « hors les murs »), possèdent encore – malgré tout ! – le pouvoir de nous faire vivre d'émancipatrices expériences de l'« écart » ?

AUTEURS

JEAN-MARC LACHAUD

CREM, université Paul Verlaine-Metz
jmlchd@club-internet.fr